

Notre-Dame

« Laisse-moi donc faire une toute petite prière à Notre-Dame ! Je n'en ai pas pour longtemps, deux minutes, deux petites minutes seulement, mon amour ! »

J'en étais sûr, elle ne manquerait pas de quémander une halte à Notre-Dame ! Sa bigoterie n'a pas fini de m'exaspérer. Dans les premiers temps de notre mariage, nous ne manquions pas de mettre en avant ce schisme pourtant accablant entre elle et moi. Il était presque valorisant, nous appelions cela de la tolérance, de la hauteur et de la largesse d'esprit. Foutaises, qu'elle continue pieusement à gober comme une hostie du dimanche. Certes, je n'ai jamais osé prendre le taureau par les cornes. Lâchement, je n'ai rien dit pour le crucifix au-dessus de notre lit, ni pour le baptême puis la communion des enfants, ni pour leurs dimanches d'enfants de chœur. Aujourd'hui, sur les deux minutes, une au moins, je n'ai aucun doute là-dessus, sera consacrée à prier pour moi, pour le salut de mon âme rebelle. Pouah !

La voilà qui sort, la tête inclinée vers les pavés humides, l'œil humide lui aussi de l'émotion suscitée par la rencontre céleste. Je lui caresse la tempe d'un revers de la main et l'interroge d'un ton mielleux : « Était-ce divin, ma chérie ? »

Suzy a toujours été touchée par mes prévenances sans y déceler la moindre pointe d'ironie. L'humidité de son œil prospère, d'où s'échappe une grosse larme qui coule le long de sa joue puis s'arrête à mi-pente alors qu'elle me regarde d'un air attendri : « J'ai prié pour toi, mon amour, et remercié Dieu de t'avoir près de moi chaque jour, si présent, si attentionné. »

Je reprends le bras de ma femme pour l'entraîner dans la suite de notre promenade et nous réfugier dans une conversation plus impersonnelle - les études de nos enfants, Faustine et Nathanaël, les plantations de printemps à prévoir pour notre petit jardin de banlieue, l'organisation des vacances de Pâques - qui allège provisoirement la chape de tristesse qui me noue la poitrine et les intestins. Puis, épuisé, je laisse le silence s'installer.

Suzy s'agrippe amoureusement à mon bras. Ses pensées ont pris, de toute évidence, un tout autre cours que le mien. Peut-être songe-t-elle à sa prochaine aquarelle - elle prend des cours depuis peu - où nous serons représentés tous deux, debout près d'un lac à l'eau transparente, des enfants, les nôtres et tous les autres qu'elle aurait aimé avoir, accroupis à nos pieds, dans un paysage champêtre dont le ciel sera peuplé de nuages en forme d'angelots.

Je regarde discrètement ma montre, quinze heures vingt-cinq. Suzy se laisse

docilement guider, les yeux mi-clos. Nous faisons demi-tour. Arrimée à moi, elle n'en a cure. Pendant la traversée de la Seine, inspiré comme toujours par le moment présent, je me mets à chanter : « Sous le pont Mirabeau coule la Seine, et nos amours ... ours ... ours. »

Nous revoilà devant Notre-Dame. Je nous arrête près du pied de la tour Nord, je serre Suzy contre moi et m'attarde dans un baiser, le seul autorisé en public, déposé sur la ligne qui sépare ses cheveux, juste au-dessus du chignon.

Je lève la tête et mon poignet pour vérifier l'heure. J'écarte imperceptiblement de moi le corps de Suzy abandonné langoureusement contre le mien.

Le souffle me déséquilibre. Pas un cri ! Suzy n'est plus qu'un amas de chairs disloquées et ensanglantées, engagé dans un corps à corps obscène avec un corps qui n'est pas le mien.

Mario a tenu parole. Mario, c'était mon copain ! Je l'ai connu grâce à Suzy. Depuis dix ans, nos femmes font ensemble, le mercredi soir, le ménage de la salle de catéchisme de notre quartier pavillonnaire de Courbevoie. Il y a quelques années, je lui avais prêté de l'argent, il l'avait empoché en me gratifiant d'un enthousiaste : « À charge de revanche ! » Mario, dépressif et ponctuel, a tenu sa promesse et s'est jeté à quinze heures trente-trois du haut de la tour Nord de l'église Notre-Dame.